

## CHAPITRE XVII

### UN « PORTRAIT » VIRTUEL : LE FÉNELON DE SAINTE-BEUVE

Denise LEDUC-FAYETTE

*Il ne faut prendre si je ne me trompe que la  
fleur de chaque objet et ne toucher jamais  
que ce qu'on peut embellir.*

Propos de Fénelon, rapporté par Sainte-Beuve<sup>1</sup>

Sainte-Beuve n'a pas donné de Fénelon, comme il fit de plusieurs de ses contemporains du XVII<sup>e</sup> siècle, ainsi Boileau, Corneille, La Fontaine, Racine ou La Bruyère, un de ces « portraits littéraires » qu'il a élevés à la hauteur d'un genre. L'archevêque de Cambrai est d'abord à ses yeux le parangon de la vertu de douceur, au point qu'il en fait le représentant d'une famille d'esprits : la race des doux dont, parmi bien d'autres, ferait aussi partie Lamartine<sup>2</sup>. C'est l'archevêque de Cambrai qu'il utilise encore, de manière pour nous inattendue, lorsqu'il évoque la douceur des Touaregs, dans l'article intitulé

---

<sup>1</sup> Cf. M. ALLEM, « Les grands écrivains français par Sainte-Beuve », *Ecrivains et orateurs religieux. XVII<sup>e</sup> siècle*. Recueil précieux que nous désignerons désormais comme : XVII suivi de la mention de la pagination, ici : XVII-247. Nous désignerons *Port-Royal* sous l'abréviation *P.R.*, suivie de la numérotation du livre, parfois du chapitre, et de la mention de la pagination dans l'édition de la Pléiade, par ex. *P.R.* VI, 505.

<sup>2</sup> « Lamartine est au fond un roué, mais un roué de la race de Fénelon » (cité par R. MOLHO, *L'Ordre et les ténèbres ou la naissance d'un mythe du XVII<sup>e</sup> siècle chez Sainte-Beuve*, A. Colin, 1972, p. 13. (et Sainte-Beuve d'ajouter : « [Lamartine] s'est corrompu, – peut-être, mais c'est la corruption de l'ambrosie. Cette corruption est elle-même angélique et divine » (*Portraits contemporains*, I, p. 380).

« Exploration du Sahara »<sup>3</sup>. La multiplication au XIX<sup>e</sup> siècle des rééditions de classiques favorise, dans la mesure où une familiarité est ainsi établie, une relation de « complicité symbolique » entre Sainte-Beuve et ses lecteurs, relation mise en exergue dans sa thèse sur « la naissance d'un mythe du XVII<sup>e</sup> siècle chez Sainte-Beuve » par Raphaël Molho, lequel précise :

Sainte-Beuve pouvait se contenter de citer un nom pour faire surgir dans l'esprit de ses lecteurs une nuance dominante susceptible d'être délicatement variée par tout un jeu de précisions ou d'allusions<sup>4</sup>.

Sainte-Beuve en vient donc à transformer le nom même de Fénelon en symbole – il dit « un Fénelon » – comme il le fait d'ailleurs pour nombre d'écrivains de la même époque, Pascal par exemple, ou encore La Bruyère, La Rochefoucauld, Boileau, Bossuet etc..., selon un procédé qui lui est coutumier. Il ne s'agit plus tant, à ce moment là, de constituer une typologie spirituelle, que d'avoir recours à un véritable code, afin de pouvoir opérer des rapprochements rapides de complémentarité ou d'oppositions entre différents écrivains, ainsi que le note, à juste titre, Roger Fayolle<sup>5</sup>.

Mais il serait dommageable de réduire le rapport Sainte-Beuve-Fénelon à cette utilisation, ou de croire que le célèbre critique voyait seulement, en l'auteur de *Télémaque*, cet « aimable génie » dont il se plaît à comparer « les grâces imprévues » avec celles de La Bruyère<sup>6</sup>, ou qu'il rapproche volontiers de Racine dont il était, écrit-il dans un article du 17 janvier 1830, « un (des) parents les plus proches par le génie » ; ailleurs, il note : « Fénelon est racinien de ton »<sup>7</sup>. Le corpus qui nous intéresse est si riche<sup>8</sup> qu'il s'en dégage comme un portrait en

<sup>3</sup> Ou dit encore R. MOLHO, « pour décrire les rêves de l'épisode des Troglodytes chez Montesquieu », *op. cit.*, p. 11.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 9.

<sup>5</sup> Cf. *Sainte-Beuve et le XVIII<sup>e</sup> siècle ou comment les révolutions arrivent*, A. Colin, 1972, p. 378-379.

<sup>6</sup> SAINT-BEUVE, *Œuvres* I, Pléiade, p.1001 (= *Portraits littéraires*, I, p. 389-390). Sur la comparaison entre La Bruyère et Fénelon, cf. aussi *Causeries du Lundi*, I, p. 94. *Nouveaux Lundis*, X, p. 433.

<sup>7</sup> Dans un article du 27 mars 1854, XVII-283.

<sup>8</sup> Il est frappant de constater à quel point est élevé le nombre non seulement de mentions, citations, allusions, mais aussi développements consacrés à Fénelon dans son œuvre, ce qui fera poser à Roger Fayolle la question : « Pourquoi tant de [...] Fénelon et si peu ou si mal de J.J. Rousseau ? » (*op. cit.*, p. 8). Voici, donné par Sainte-Beuve lui-même, un élément de réponse : « Rousseau quelque temps, a été laquais ; on s'en aperçoit à plus d'un endroit de son style. Il ne sait ni le mot ni la chose. » « Si Fénelon vivait, vous seriez catholique » lui disait un jour Bernardin de Saint-Pierre, en le voyant attendri à quelque cérémonie du culte. « Oh, si Fénelon vivait, s'écria Rousseau tout en larmes, je chercherais à être son laquais pour mériter d'être son valet de chambre » (XVII-479).

puissance qui donne à voir plusieurs Fénelons contrastés, mais la variété ne nuit pas, tout au contraire, à l'harmonie, car tous ces aspects sont au fond les multiples composantes d'une individualité complexe dont la « puissance d'attrait » fascine Sainte-Beuve<sup>9</sup>.

Il serait intéressant de pouvoir se livrer à une étude méthodique des pages dévolues par Sainte-Beuve à Fénelon philosophe, qu'il range aux côtés de Socrate, Platon, Descartes, Bossuet (et... Daguesseau !), dans la série de ceux qui enseignent « l'existence de Dieu, la spiritualité de l'âme, son immortalité, la liberté morale de l'homme », en précisant que telle est « la seule (philosophie) qui se puisse décemment enseigner »<sup>10</sup>. Il s'attache à la controverse entre Malebranche et Fénelon. La *Réfutation* lui semble être le « meilleur ouvrage philosophique » de ce dernier<sup>11</sup>, mais il est aussi grand connaisseur du *Traité de l'existence de Dieu*, texte dont il présente une claire analyse, centrée sur un développement consacré à la physico-théologie fénelonienne, laquelle prélude, nous le savons, à une forme d'apologétique particulièrement en vogue au siècle des Lumières<sup>12</sup>. Par ailleurs, justement sensible au fond cartésien de la pensée fénelonienne<sup>13</sup>, il compare, dans un passionnant article sur l'édition Havet des *Pensées*, « l'état de doute »<sup>14</sup> que Fénelon préconise à titre méthodique à celui de Descartes. Il explique dans ces pages pourquoi il a éprouvé le besoin, « pour varier (sa) lecture de Pascal [...] de relire tout à côté quelques pages » du *Traité de l'Existence de Dieu*. Il fait ressortir « l'opposition ouverte » de Fénelon avec Pascal, dont il se fait une représentation romantique :

Comme un aigle sublime et blessé, (Pascal) vole par delà le soleil visible, et, à travers ses rayons pâlis, il va chercher sans l'atteindre, une nouvelle et éternelle aurore. Sa plainte et son effroi, c'est de ne rencontrer que le silence et la nuit.

Au contraire, chez Fénelon,

on n'entend nulle part le cri de détresse (...), en adorant la croix (il ne s'y attache pas comme Pascal à un mât dans le naufrage<sup>15</sup>).

---

<sup>9</sup> « Un homme doué de cette puissance d'attrait » (XVII-252).

<sup>10</sup> Cité par R. FAYOLLE, *op. cit.*, p. 69.

<sup>11</sup> XVII-386.

<sup>12</sup> Sur Fénelon et les causes finales, cf. aussi P.R.II, 776.

<sup>13</sup> Cf. sur ce point, H. GOUHIER, *Fénelon philosophe*, Vrin, 1977, qui a bien mis en lumière que si l'on peut parler d'une philosophie de Fénelon, elle renvoie à celle de Descartes.

<sup>14</sup> XVII-481.

<sup>15</sup> XVII-482.

Sainte-Beuve rencontre aussi<sup>16</sup>, bien sûr, le grand pédagogue. Il loue « l'éducation inventive et agréable » dont bénéficia le duc de Bourgogne<sup>17</sup>, auquel son gouverneur enseignait avant tout que « les rois étaient faits pour les sujets, et non les sujets pour les rois »<sup>18</sup>. Et Sainte-Beuve de déclarer :

Virgile, après le christianisme, fut le plus grand auxiliaire de Fénelon dans sa tâche d'humaniser le duc de Bourgogne. Virgile fut son doux et puissant collaborateur. Fénelon avait reconnu dans l'âme de son élève un coin propice à la culture virgilienne, et il s'en empara. Il fit de cette magique poésie un charme pour conjurer tout réveil de Néron...<sup>19</sup>.

Il y aurait beaucoup à dire sur la sensibilité élective de Sainte-Beuve avec le « fonds d'atticisme, d'hellénisme » qu'il détecte en Fénelon, épris, comme lui-même, de l'Antiquité et qui avait, à l'instar de La Fontaine, « deviné la Grèce »<sup>20</sup>. Et de s'écrier : « même quand il parle le langage de saint Paul », Fénelon garde le souvenir « d'Eucharis, la grâce heureuse. La Cymodocée de Fénelon est chrétienne, mais elle a été Cymodocée »<sup>21</sup>. Sainte-Beuve loue l'auteur de *Télémaque*<sup>22</sup> d'être « si athénien et si chrétien tout ensemble ». Il s'extasie sur cette union dont il reconnaît qu'elle est « presque impossible » entre l'esprit de piété et l'esprit de l'antiquité ; le père Varillon, interprète si fin de Fénelon, y verra pour sa part un désaccord<sup>23</sup>.

Mais le Fénelon qui retiendra principalement notre attention, puisque l'intérêt des analyses de Sainte-Beuve réside avant tout dans ses biographies psychologiques – si « la critique est une évocation »<sup>24</sup> –, c'est *l'homme*... Nous verrons que la trop fameuse suavité peut faire place à l'expérience de la sécheresse, de la dureté, mais comme l'effet d'une vulnérabilité qui fait retrouver affinée, aiguisée, émouvante, la

---

<sup>16</sup> En cette rapide revue, il serait regrettable de ne pas mentionner que Sainte-Beuve, ce fin lettré, ne tarit pas d'éloges en ce qui concerne la *Lettre à l'Académie française*, à ses yeux comparable à la *Défense et Illustration* de Du Bellay (XVII-476) : il en fait ressortir ce qu'il nomme « une poétique charmante » (XVII-475).

<sup>17</sup> XVII-314. Cf. l'étude de 1862 que Sainte-Beuve consacre à l'ouvrage de Michelet, *Louis XIV et le duc de Bourgogne* - extraits recueillis, p. 306-316.

<sup>18</sup> XVII-303.

<sup>19</sup> *Ibid.*

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 364. Cf. « Il y a un rapport réel, et que nous n'avons pas rêvé, entre l'âme de Fénelon et celle de La Fontaine », XVII-263. Cf. aussi l'ouvrage d'A. LOMBARD, *Fénelon et le retour à l'antique au XVIII<sup>e</sup>*, Neuchâtel, 1954.

<sup>21</sup> P.R., VI, 505. Cf. aussi « [Nicole] n'a pas pour la belle Antiquité, ce culte délicat qui honore à nos yeux Racine et Fénelon », P.R., V, 862.

<sup>22</sup> « Cœur chrétien nourri de la parole homérique », (XVII-266).

<sup>23</sup> Cf. FÉNELON, *Œuvres spirituelles*, Aubier, 1954, p. 73-74.

<sup>24</sup> Comme le dit V. GIRAUD, *Port-Royal de Sainte-Beuve*, Mellottée, s. d., p. 11.

tendresse, comme l'indique l'expression que Sainte-Beuve emploie, à son égard, de « mysticité affectueuse »<sup>25</sup>. Restituer ce portrait comme la synthèse que l'auteur n'a pas élaborée ou n'a pas voulu élaborer – hypothèse qu'il faudra examiner – serait arbitraire et prétentieux, mais il vaut la peine de tenter une mise au point. Si nécessairement des choix doivent être opérés, des traits accentués, du fait de la perspective adoptée, la difficulté sera de respecter les zones d'ombre et la mouvance de cette image virtuelle qui, comme l'indique le terme en son acception technique contemporaine, autorise le déplacement en sa structure et, si l'on ose dire, la manipulation. Sainte-Beuve a examiné sous tous les angles l'œuvre de Fénelon, et exploré avec passion son caractère. Cependant, comme il le fait remarquer souvent, si un écrivain est toujours facile à juger, un homme par contre est difficile à connaître. Or ce sont les hommes qui le passionnent. Il reprochait à Taine, et à ses analyses empreintes d'une lourde systématité, de laisser échapper « des mailles du filet si bien tissé qu'il soit cette chose qui s'appelle l'individualité du talent, du génie »<sup>26</sup>, et a fortiori, l'idiosyncrasie du personnage étudié. Là est la finalité de la quête beuvienne, en la poursuite du « vrai seul », selon sa formule célèbre, et qui, quoi qu'on ait pu dire, n'est pas naïve car il s'agit d'un « vrai *subjectif* »<sup>27</sup>. L'effort pour coïncider avec le tout de l'autre s'accompagne toujours à titre constitutif, et Sainte-Beuve le sait, d'un mouvement de retour sur soi. Lors qu'on croit avoir appréhendé cet autrui par la médiation de l'étude objective des œuvres et des circonstances<sup>28</sup> (ce terme clé, cher aussi à Taine), à cet instant même, c'est à soi que l'on est renvoyé, un soi tout aussi malaisé à cerner, qui s'ouvre en abîme, de sorte que le mouvement centrifuge, comme le mouvement centripète, ne disent à terme que le leurre d'une saisie. Le paradoxe connaît son point d'incandescence quand c'est le moi d'un Fénelon qu'il s'agit de percer à jour, puisque celui-ci souhaitait par dessus tout être désapproprié de ce moi : « O Dieu juste, implorait-il, ne laissez rien en moi de moi-même », ce moi avec lequel il entretenait d'ailleurs une relation bien instable : « Je ne puis expliquer mon fonds. Il m'échappe, il me paraît changer à toute heure. Je ne saurais guère rien dire qui ne paraisse faux un moment après »<sup>29</sup>. Ou encore :

---

<sup>25</sup> XVII-465.

<sup>26</sup> *Nouveaux Lundis*, t.VIII, article consacré à la *l'Histoire de la littérature anglaise* de Taine, 1864.

<sup>27</sup> Cf. M. ALLEM, *Portrait de Sainte-Beuve*, Albin Michel, 1954, p. 15. Nous soulignons.

<sup>28</sup> Cf. l'insistance sur « tout ce qui circonstancie, fait vivre », XVII-462.

<sup>29</sup> Cité par F. VARILLON, *op. cit.*, p. 89.

« Quand je m'examine, je crois rêver, je me vois comme une image dans un songe »<sup>30</sup>.

Il convient d'abord d'être attentif aux textes consacrés à Fénelon dans *Port-Royal*, où l'histoire exigeait qu'il fût convoqué. La seule étude de cet ouvrage permet déjà de faire ressortir deux aspects qui pourraient sembler contradictoires : d'une part, Fénelon apparaît comme figure emblématique de la catégorie des doux, trait déjà souligné ; d'autre part, il joue dans la lutte antijanséniste un rôle inquisitorial. Mais l'auteur montre bien qu'il s'agit là surtout d'une position théorique, et que ne se dément pas, dans la pratique, sa charité légendaire. Les notations précises du livre VI sur son engagement permettent de corriger ce qu'avait apparemment de tranché à l'excès la classification initiale mais qui, en fait, d'emblée, était assouplie, celle à laquelle, dans le livre I, nous étions confrontés, une dichotomie qui se présente sous forme d'une métaphore empruntée au Chant XII du *Paradis* de Dante : il s'agit des deux roues du « char militant de l'Eglise »<sup>31</sup>. Et Sainte-Beuve de distinguer deux classes, celle des « forts et des ardents », parmi lesquels il range Bossuet<sup>32</sup>, celle des « doux et des tendres » où il réunit Jean l'Evangeliste, Augustin, avec toutefois en ce qui concerne celui-ci quelques réticences (l'on s'en doute), François d'Assise, Bonaventure. Viendront rejoindre la liste, entre autres, François de Sales et... Du Guet, lequel se retrouve assurément en bonne compagnie, mais ce personnage est presque aussi cher au cœur de Sainte-Beuve que Hamon. L'on connaît sa passion pour les Messieurs de Port-Royal, au point qu'il estimait que l'étude psychologique de leurs caractères était une des originalités de son œuvre. Il fera ultérieurement un beau parallèle entre Fénelon et Du Guet, son « contemporain exact », dans le livre VI<sup>33</sup>. Fénelon est, pour Sainte-Beuve, une des incarnations de « la mansuétude de

---

<sup>30</sup> *Ibid.*, p. 90.

<sup>31</sup> *P.R.*, I, 259.

<sup>32</sup> Aux côtés de saint Pierre, saint Jérôme, saint Athanase, saint Dominique, saint Thomas.

<sup>33</sup> « Il n'a cessé de côtoyer Fénelon mais du côté de l'ombre, et dans un demi-jour conforme à la ligne janséniste [...] dans cette allée où ils marchent côte à côte, Fénelon est du côté de la lumière et du soleil, Du Guet est du côté de l'ombre [...]. Avec la distinction et la délicatesse qui leur sont propres et communes à tous deux, Fénelon a de plus que Du Guet une élévation et légèreté naturelle primitive de talent, un essor insensible mais irrésistible, des ailes dont il ne se sert pas, mais que l'on sent, qui le soulèvent même quand il ne fait que cheminer, et qui lui donnent en ses moindres pas cette démarche angélique et presque divine [...] Rien de tel en Du Guet ; il a le front plus baissé ; bien que sorti de l'Oratoire, il a gardé du moine [...] il ne se permet pas le moindre sourire » (*P.R.*, VI, 504).

l'Évangile »<sup>34</sup>, et il voit en lui « le fils spirituel de François de Sales »<sup>35</sup>. Filiation qui vaut la peine d'être soulignée si l'on considère l'importance de ce saint dans la galerie des figures que présente *Port-Royal*, et comme guide spirituel d'Angélique Arnaud, avant Saint-Cyran, mais aussi dans la mesure où Sainte-Beuve prend soin de souligner que M. de Genève n'était pas « une *Colombe* de douceur » mais « une *Aigle* de douceur »<sup>36</sup>, et propose donc pour lui le correctif que nous verrons jouer pour Fénelon, preuve que l'auteur se veut en retrait par rapport aux distinctions qu'il pose, distinctions au prime abord abruptes, mais qu'il fait en vérité se compénétrer, en référence explicite à la théorie pascalienne de « l'entre-deux » : « On ne montre pas sa grandeur pour être à une extrémité, mais bien en touchant les deux à la fois et remplissant tout l'entre-deux »<sup>37</sup>. Et il pose comme règle générale :

A chacun des caractères [...], il faudrait ajouter presque son contraire lequel apparaît non pas pour faire balance ailleurs et diversion, mais pour modifier et fortifier la qualité dominante, [...] en s'y fondant, pour y faire équilibre et lest, comme au-dedans d'elle-même<sup>38</sup>.

Ceci est essentiel, sinon comment ne pas voir une contradiction dans le « *Delenda Carthago* » du livre VI. « *Delenda Carthago* » !... Ce n'est pas de Carthage qu'il s'agit ici, ni Caton qui vocifère. Le jansénisme est la cible, le jansénisme en tant que « parti », le jansénisme en tant que « doctrine », et l'auteur de ce « cri » supposé est le Fénelon de Sainte-Beuve<sup>39</sup>, cet homme si onctueux et clément, que nous appréhendons maintenant dans un rôle de farouche opposant, de militant engagé, tout occupé, note l'auteur, à « prêcher une politique sévère sur l'ensemble de la secte »<sup>40</sup>, lui qui fut « le moins janséniste des hommes et des théologiens »<sup>41</sup>, et qui, en une ultime lettre au Père Tellier, confesseur du roi, écrite le 6 janvier 1715 (il mourut le 7), souhaitait pour première qualité à son successeur la fermeté contre le jansénisme<sup>42</sup>. Fénelon se voyait comme l'Anti-

---

<sup>34</sup> *Ibid.*, I, 263.

<sup>35</sup> *Ibid.*, 258.

<sup>36</sup> En italique dans le texte, *P.R.*, I, chap. X, 287. L'on sait que le mot « aigle » est féminin au XVII<sup>e</sup> siècle.

<sup>37</sup> *Pensées*, éd. Sellier, p.404, n°560.

<sup>38</sup> *P.R.*, I, 287.

<sup>39</sup> *P.R.*, VI, chap. XII, cf. 616.

<sup>40</sup> *Ibid.*, 615.

<sup>41</sup> Appendice, *P.R.*, I, 962.

<sup>42</sup> On peut en lire un extrait dans la préface du R.P. Varillon à son choix de textes, *op. cit.*, p. 78.

Jansénius par excellence. Son projet était d'écrire un autre *Augustinus* qui restituerait à sa véritable dimension la pensée du docteur de la grâce. La mort l'arrêta, les matériaux sont perdus. Sainte-Beuve fait ressortir avec netteté l'hostilité de Fénelon envers le jansénisme. Il relate, en particulier, ses réactions, au moment de la malencontreuse consultation dite du *cas de conscience* qui avait paru « une levée de boucliers jansénistes » et avait été « par contrecoup le signal de nouvelles rigueurs »<sup>43</sup>. En effet, il réveillait « toutes les vieilles altercations au sujet des Formulaires »<sup>44</sup>. Sainte-Beuve décrit l'archevêque de Cambrai, posté tel une « sentinelle vigilante, à la frontière et très alerte à intercepter les signaux entre le Jansénisme des Pays-Bas et celui de France »<sup>45</sup>, et explique combien il avait été

frappé du renouvellement de zèle et de force dans ce parti qu'on croyait abattu, et qui reprit une nouvelle vigueur dans les premières années du siècle. Il le redoutait principalement aux approches d'un nouveau règne et d'une minorité ; il imaginait même toutes sortes de plans pour le combattre jusqu'à vouloir refaire en sens inverse des espèces de Provinciales<sup>46</sup>.

Trois points sont intéressants à noter : Sainte-Beuve, bien que sensible au différend théologique, a le tort de ne pas l'approfondir. C'est dans une perspective politique qu'il interprète l'opposition entre Fénelon et les Jansénistes<sup>47</sup>. Par ailleurs, il est attentif à rectifier une légende<sup>48</sup> : s'il souligne bien volontiers, dans le *Discours préliminaire*

---

<sup>43</sup> P.R., VI, 613.

<sup>44</sup> Et provoqua la bulle *Vineam Domini Sabaoth*. Peu après, Fénelon adressa au Cardinal Gabrielli un mémorial où il déclarait : « Certes, la secte de Calvin quand elle avait plus de force n'eut jamais de défenseurs aussi nombreux et puissants [que la secte janséniste]. Si l'on ne détruit pas cette faction effrontée et rusée, il n'est rien que l'Eglise n'ait à redouter. Il s'agit d'une question essentielle » (P.R., 662, cf. p. 942 des notes pour la traduction).

<sup>45</sup> *Ibid.*, 614.

<sup>46</sup> *Ibid.*, 520.

<sup>47</sup> « A mesure que l'on avançait dans le siècle, [il] pensait avec plus de sollicitude au règne possible de son élève chéri, et il se préoccupait des circonstances ; il voyait et redoutait dans le Jansénisme, un cadre tout trouvé d'opposition politique pour les mécontents ». Cependant, précise l'auteur, ce que Fénelon redoutait en fait, au premier chef, était l'apparition d'un « Jansénisme radouci et mitigé qui aurait tant de facilité pour se glisser sous le Gallicanisme, et assez de sagesse pour ne pas tout compromettre. Ce Jansénisme radouci et mitigé mais qui avait peu de chances de se faire accepter des nouveaux venus dans le parti, était celui de Du Guet » (P.R., VI, 521).

<sup>48</sup> Cf. aussi sur ce point le texte suivant de Sainte-Beuve : « Le véritable Fénelon, tel qu'il se montre [...] dans les écrits des dernières années n'est point précisément le Fénelon du XVIII<sup>e</sup> siècle, celui que Ramsai déjà, puis d'Alembert et les autres, ont successivement présenté au public et préconisé [...] ce Fénelon n'est pas celui que les philosophes de l'âge suivant ont façonné et remanié à leur gré », cité par F. VARIL-  
LON, *op. cit.*, p. 77.



à *Port-Royal*, que « (Fénelon) regardait déjà en beaucoup d'endroits le XVIII<sup>e</sup> siècle, et sans le maudire »<sup>49</sup>, s'il voit en sa pensée une des sources de « l'Optimisme qui fut sans doute, dit-il, le défaut de la philosophie politique »<sup>50</sup> de cette époque, il dénonce la vision faussée que les esprits des Lumières se firent de la tolérance de Fénelon, perçue comme un « relâchement qu'il n'avait certainement pas » : « les philosophes l'ont tiré à eux comme s'il était l'un des leurs, et il a trouvé grâce devant ceux-mêmes qui voulaient écraser ce qu'il adorait »<sup>51</sup>. Il s'oppose donc à « cette fausse vue philosophique qu'on a voulu donner »<sup>52</sup>, et fait justice d'une expression : « la religion de Fénelon » qui désignerait, « depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle », une dévotion « humaine, traitable » (Sainte-Beuve emprunte ces épithètes au texte de *Tartuffe*), à distance « de toute opinion théologique », et qui peut ainsi se faire admettre par les « honnête(s) mondain(s) »<sup>53</sup>. Les philosophes du siècle des Lumières transformèrent volontiers Fénelon en saint laïc, car ils vénèrent en lui, comme l'explique Bénichou, « non pas une grâce transcendante, mais l'excellence de la nature humaine dont chacun participe »<sup>54</sup>. Le Fénelon de Sainte-Beuve se situe en une toute autre dimension. Même si le critique échoue, mais il s'en confesse et le déplore, à pénétrer les arcanes d'une spiritualité qui au demeurant le trouble, il se tient le plus souvent à distance des lieux communs à son sujet, et des caricatures ; ainsi, parmi les griefs qu'il adresse à Honoré de Balzac, lequel avait été à son propre égard si injurieux, trouve-t-on dénoncée la trop commode antithèse entre Fénelon et Bossuet. Outre cette facilité, il lui reproche, « dans sa distribution fabuleuse des actes du drame de Port-Royal », de « toujours comprendre [...] la lutte de Fénelon et de Bossuet qui n'y appartient pas »<sup>55</sup>.

Enfin, il prend soin de distinguer soigneusement le Fénelon militant et l'homme, qu'il se plaît à désigner comme « l'homme de paix », masqué par « l'ennemi de plume » : « La religion ne lui ôta jamais de son humanité ; la théologie ne lui fit jamais perdre de sa

<sup>49</sup> *P.R.*, *Disc. prél.*, 98.

<sup>50</sup> XVII-472.

<sup>51</sup> XVII-248.

<sup>52</sup> *Ibid.*

<sup>53</sup> *P.R.* III, chap. XVI, p. 271.

<sup>54</sup> *Le Sacre de l'écrivain*, Corti, 1985, p. 47. Sur la réception de Fénelon au XVIII<sup>e</sup> siècle, cf. l'ouvrage classique d'A. CHÉREL, *Fénelon en France au XVIII<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1917, réimpr., Genève, 1970.

<sup>55</sup> *P.R.*, vol. I, 962-4.

délicatesse »<sup>56</sup>. D'ailleurs, quand il lui prête le fameux « *Delenda Carthago* », il s'empresse de préciser que c'est l'exclamation de quelqu'un de « très clément », ce qui peut sembler pour le moins paradoxal, mais finalement ne l'est pas, si l'on considère la complexité et l'aspect contrasté du caractère du personnage, dont Sainte-Beuve est on ne peut plus conscient. Il rapporte volontiers l'indignation de l'archevêque quand celui-ci apprit la destruction – et nous sommes loin du « il faut détruire Carthage » ! – de l'abbaye de Port-Royal et le sort affreux des religieuses.

Un coup d'autorité comme celui qu'on vient de faire à Port-Royal ne peut qu'exciter (s'écria Fénelon) la compassion publique pour ces filles et l'indignation contre leurs persécuteurs<sup>57</sup>.

Il importe de compléter les indications découvertes dans Port-Royal par celles qu'apportent trois textes explicitement dévolus à Fénelon, qui furent publiés<sup>58</sup> à l'occasion de la parution des volumes de la *Correspondance* fénelonienne. Sainte-Beuve y voit « le complément indispensable de la très belle et très bonne édition de Paris »<sup>59</sup>. Notons que Sainte-Beuve avait la chance, en ce qui concerne Fénelon, de disposer d'un matériau important. Une des difficultés dans l'étude de cet auteur tient à ce que fort peu de ses œuvres sont parues de son vivant, de sorte que, comme le note Henri Gouhier, « la connaissance que nous avons de Fénelon ne coïncide pas avec l'image que pouvaient s'en faire ses contemporains puisqu'ils ignoraient une bonne partie des œuvres imprimées aujourd'hui sous son nom »<sup>60</sup>. Tel n'est plus le cas au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, et Sainte-Beuve se réjouit de pouvoir, selon ses propres termes, « redécouvrir tout Fénelon »<sup>61</sup>, formule qui est en accord avec le précepte de sa méthode critique, énoncé dès 1829, « saisir, embrasser et analyser tout l'homme ». En son désir de comprendre Fénelon, il traque l'épistolier, déplore les missives perdues, et se passionne pour celles qui ont un caractère familier, car c'est là, explique-t-il, que l'on saisit, « comme si l'on y était l'accent juste de cette fine nature ». Il le suit donc en son intérieur, il l'observe quand il a « dénoué sa ceinture », il s'intéresse

---

<sup>56</sup> *P.R.*, VI, 663.

<sup>57</sup> *Ibid.*

<sup>58</sup> Ils ont été recueillis dans les *Causeries du lundi*, aux tomes II et X. Ils furent publiés, pour le premier, dans le *Constitutionnel* du 1<sup>er</sup> avril 1850, et pour les deux autres, dans le *Moniteur* du 27 mars et celui du 3 avril 1854.

<sup>59</sup> (1820-1829) à laquelle ont présidé l'abbé Gosselin et l'abbé Caron (XVII-246).

<sup>60</sup> *Op. cit.*, p. 12.

<sup>61</sup> XVII-246.

à ses « propos de table », à « ses après-dîners »<sup>62</sup>. Ce souci de l'existence réelle, au quotidien, est bien dans la ligne de son admiration pour la poésie domestique de William Cowper<sup>63</sup>.

Sainte-Beuve est particulièrement attentif à l'échange de lettres entre le prélat, dans les lugubres années qui précéderent sa mort, et Destouches, ce chevalier « un peu libertin »<sup>64</sup>, selon l'expression de l'auteur, auquel Fénelon porta une singulière affection. C'est à lui qu'il adressa, après la mort de son illustre élève, les lignes suivantes :

Je souffre, Dieu le sait. [...] Votre cœur qui se fait sentir au mien le soulage. J'aurais été vivement peiné de vous voir ici ; songez à votre mauvaise santé ; il me semble que tout ce que j'aime va mourir.<sup>65</sup>

et Sainte-Beuve commente : « Ecrire ainsi au chevalier Destouches dans une telle douleur, c'était le placer bien haut »<sup>66</sup>, et de s'interroger avec Fénelon qui se posait la même question : « Pourquoi ce vieil évêque aimait-il tant un homme si profane ? »<sup>67</sup>. Voilà qui est bien révélateur de sa soif d'« entrer », comme il dit, dans son auteur. La réponse de ce dernier : « la vérité, expliquait-il à Destouches, est que je trouve deux hommes en vous »<sup>68</sup>, est bien faite pour séduire en lui le subtil explorateur des replis du cœur humain.

Il est révélateur qu'il reproche à Saint-Simon de n'avoir pas « pénétré et habité à loisir toutes les parties de [l'] âme aimable [de Fénelon] »<sup>69</sup>. « Pénétrer », « habiter », les termes sont symptomatique du « sincère désir » beuvien « de voir et de montrer [...] les personnes telles qu'elles sont [...] telles du moins [l'on appréciera le correctif] qu'en ce moment [celui chaque fois où il écrit] elles [lui] paraissent »<sup>70</sup>. Rien d'étonnant donc à ce que « son » Fénelon se distingue de celui du célèbre mémorialiste lequel détectait, écrit-il, en l'archevêque de Cambrai, « une veine secrète d'ambition qui, au degré où [Saint-Simon] la suppose, ferait de Fénelon un tout autre homme que ce

---

<sup>62</sup> XVII-259.

<sup>63</sup> Poète anglais qu'il admirait, qu'il étudia et qu'il cite à la fin du Discours préliminaire de *Port-Royal*.

<sup>64</sup> *Ibid.* Sainte-Beuve nous rappelle que Destouches, futur amant de Madame de Tencin, est le père présumé de d'Alembert.

<sup>65</sup> XVII-261.

<sup>66</sup> *Ibid.*

<sup>67</sup> XVII-258.

<sup>68</sup> *Ibid.*

<sup>69</sup> *Ibid.*

<sup>70</sup> Cité par M. ALLEM, *op. cit.*, p. 15.

qu'on aime à le voir en réalité »<sup>71</sup>. Au XIX<sup>e</sup> siècle, Brunetière<sup>72</sup>, Crouslé<sup>73</sup>, pour ne citer qu'eux, reprendront le même refrain. Or, Sainte-Beuve, expert en ce qui concerne cette passion (puisqu'il avait en projet, à l'époque du cours de Lausanne, un roman sur ce thème qui eût été le « pendant » politique de *Volupté*<sup>74</sup>), et particulièrement sensible à la complexité du caractère fénélonien, se défie de toute interprétation réductrice.

A la vérité, il veut surtout approcher, je ne dis pas « pénétrer », nous verrons ultérieurement pourquoi, en Fénelon, le « parfait et souverain directeur de conscience »<sup>75</sup>, et il s'attache à décrire sa piété

douce, commode, simple, exacte, ferme et gaie, tout ensemble, une piété qui s'allie avec tous les devoirs et qui se ressouvient du grand seigneur devant les hommes jusque dans la perfection de l'humilité devant Dieu<sup>76</sup>.

Sainte-Beuve rapporte les mots de l'auteur des *Instructions et avis sur divers points de la morale et de la perfection chrétienne*, sur la difficulté d'atteindre à cet état privilégié, l'état d'oraison qui tend au silence, car dans le silence seul, Dieu se fait entendre : « Il n'y a plus de vrai silence, dès qu'on s'écoute. Après s'être écouté, on se répond et dans ce dialogue d'un subtil amour-propre, on fait taire Dieu »<sup>77</sup>. Par contre, dans le *vrai silence*, retentit la divine parole comme son paradoxal accomplissement et non sa négation ; de même la solitude de la prière authentique est communion avec le premier et le dernier Autrui, et, par sa médiation, avec l'humanité tout entière. Et la désappropriation du moi, loin d'être de celui-ci la perte, signifie au contraire son accession à la plénitude. Là encore, Sainte-Beuve manifeste son acribie, lorsqu'il glose sur la critique fénélonienne de « l'avarice spirituelle » qui souvend prend la forme d'une « avarice du temps »<sup>78</sup>, ce qui consonne avec son propre rejet sur le plan profane de ce qu'il désigne comme le « bonheur avare »<sup>79</sup>. Le registre est autre,

---

<sup>71</sup> *Loc. cit.* Nous soulignons.

<sup>72</sup> « L'ambition de [Fénelon] est devenue la source de ses plus rares vertus ». Propos de Brunetière, cité par F. VARILLON, *op. cit.*, p. 94.

<sup>73</sup> Cf. *Fénelon et Bossuet*, Champion, 1894, t.I, p. 26. Crouslé exploite la veine de l'ambition, de l'orgueil, maître de l'« âme despotique » de Fénelon, comme il dit !

<sup>74</sup> Comme il l'écrivait à ses amis Olivier, influencé sans doute par une remarque d'Alexandre Vinet, relative aux pages sur les ravages de l'ambition que ce roman contient. Cf. ALLEM, *op. cit.*, p. 113.

<sup>75</sup> XVII-270.

<sup>76</sup> XVII-292.

<sup>77</sup> Cité par Sainte-Beuve, XVII-283.

<sup>78</sup> Cf. VARILLON, *op. cit.*, p. 38.

<sup>79</sup> Cité par Paul BÉNICHOU, *L'École du désenchantement*, Gallimard, 1992, p. 20.

certes, puisque en l'occurrence, cette expression se trouve dans un texte de la période saint-simonienne, où notre auteur montre comment l'amour dans le couple doit se diffuser à l'humanité entière. Mais à cette religiosité profane se mêle – logiquement, si tout amour participe de l'amour absolu – un élément d'un autre ordre, surnaturel. Le poète Sainte-Beuve écrit :

... dès qu'une âme est saisie (...)  
Elle a besoin d'aller et d'aider à son tour  
Au temple d'avenir, à la moisson d'amour »<sup>80</sup>.

La formule de l'amour véritable est, pour Sainte-Beuve, toujours extatique. Et il ne manque pas de noter que la dimension distinctive de la piété fénelonienne est qu'elle « élargit le cœur »<sup>81</sup>. Il insiste sur le fait que le précepteur du duc de Bourgogne n'a qu'un but, « faire sans cesse résonner le même son : [...] *élargir* le cœur du jeune prince »<sup>82</sup>.

Une question s'impose : comment se fait-il qu'il n'ait pas encore été fait mention de madame Guyon, cette « âme tendre et subtile »<sup>83</sup>, comme la qualifie Sainte-Beuve, et dont les sentiments ont trouvé un écho à Lausanne, comme le rappelle dans son *Histoire de la littérature suisse française*, Philippe Godet ? C'est que Sainte-Beuve répugne visiblement à en parler. Cette réticence, qui pourrait sembler en contradiction avec son vœu indiscret de loger au for intime de l'âme des écrivains qu'il analyse, est en fait l'attestation de sa lucidité. Il sait que l'entreprise est, à terme, condamnée à l'échec, ce que Taine en sa volonté purement démonstrative avait échoué à comprendre. Il évite le sujet de l'amitié entre Fénelon et Madame Guyon, comme il évite de s'étendre sur ce qu'il est convenu d'appeler le quiétisme<sup>84</sup>, car en ces domaines, explique-t-il, « nous ne pourrions faire un pas sans éblouissement »<sup>85</sup>. Il se résigne donc à rester « au seuil, et c'est déjà beaucoup, précise-t-il, de nous y tenir »<sup>86</sup>. Il est, à vrai dire, fasciné, mais de même que Fénelon, pour sa part, se refusait, en certains cas, à juger, et préférerait « outrepasser[r], simplement respectant ce [...]

---

<sup>80</sup> *Ibid.*

<sup>81</sup> XVII-257. Sur la « dilatation » fénelonienne du cœur, cf. Varillon, *op. cit.*, p. 107 : « Le vocabulaire et les images de Fénelon annoncent la manière de Thérèse de Lisieux »

<sup>82</sup> XVII-299.

<sup>83</sup> XVII-271.

<sup>84</sup> Sainte-Beuve écrit : « Dans cette doctrine de silence et de quiétude en priant [...] est le germe de ce qu'on a appelé le quiétisme et qui peut devenir une illusion. Je n'en dis pas plus et je passe vite », XVII-284.

<sup>85</sup> XVII-271.

<sup>86</sup> *Ibid.*

[qu'il] ne connais[sait] pas », Sainte-Beuve « outrepassa » la relation Fénelon-Mme Guyon, et les « délicatesses », comme il les nomme, « de l'amour divin »<sup>87</sup>, dont il perçoit cependant avec acuité, le caractère exquis, mais qui lui demeurent étrangères. Il « outrepassa », non par indifférence mais par une pudeur mêlée de nostalgie. Il a fort justement perçu ce qui a séduit Fénelon en son amie, cette expérience faite par une âme vivante du divin, expérience à laquelle lui-même demeurait réfractaire en cet état de sécheresse dont il souffrait. Or Sainte-Beuve est très attentif aux « instants d'aridité » chez Fénelon, état dont le prélat se plaint et qu'il décrit, nous rapporte l'auteur, comme une « paix sèche, obscure et languissante, sans ennui, sans plaisir, sans pensée d'en avoir jamais aucun »<sup>88</sup>. En vérité, le désarroi de Fénelon était grand, en l'impossibilité cruelle qu'il éprouvait, à la différence de Pascal, de « sentir » Dieu, et c'est pourquoi il trouva un tel apaisement en la théorie mystique de l'amour comme non-sentir<sup>89</sup>. Sainte-Beuve remarque, avec émotion :

Le remède, à ses yeux, est donc de sortir de soi pour trouver la paix (« la vraie paix », comme dit Fénelon<sup>90</sup>), et de s'élever par le cœur et la prière, de se plonger et de se perdre autant qu'on le peut dans la pensée de l'Être infini, de l'Être paternel, aimant et bon, et toujours présent ; d'obtenir s'il est possible que sa volonté se substitue en nous à la nôtre.

A mon sens, si Sainte-Beuve n'a pas fait le portrait de Fénelon, seulement accumulé les esquisses, c'est parce qu'il était conscient de la nécessité où il se serait trouvé d'analyser le lien entre ce dernier et Madame Guyon. Il se savait en la matière trop profane. Il le dit explicitement : « La dernière citadelle [est] irréductible »<sup>91</sup>. Il parle de celle du génie, mais combien plus cela est-il vrai eu égard à celle de la spiritualité. Il est symptomatique qu'il ait tenu à citer les textes où Fénelon reprochait au duc de Chevreuse (« ce bon esprit faux »<sup>92</sup>, selon la percutante expression beuvienne) l'esprit de géométrie que celui-ci manifestait dans son effort d'auto-analyse, lui qui passait sa vie, écrit Fénelon, « à anatomiser son cœur »<sup>93</sup>. Sainte-Beuve fait

<sup>87</sup> XVII-283.

<sup>88</sup> XVII-304

<sup>89</sup> Cf. à ce sujet, les belles et justes analyses du R. P. VARILLON, *op. cit.*, p. 14, en particulier.

<sup>90</sup> Il n'a pas échappé à Sainte-Beuve que le mot « Paix » est un mot-clé chez Fénelon. Cf. à ce sujet, F. VARILLON, *op. cit.*, p. 107 : « Si, par contre, le mot « joie » vient spontanément sous la plume de Pascal, il n'est pas familier à Fénelon »,

<sup>91</sup> Texte cité sur Taine, cf. *infra*.

<sup>92</sup> XVII-287.

<sup>93</sup> XVII-290.

remarquer à Taine, l'échec obligé de qui se contenterait d'« attaque[r] » et « investi[r] » la forteresse du moi, « comme ferait un ingénieur »<sup>94</sup>. Le « goût de sûreté géométrique »<sup>95</sup>, critiqué aussi par Fénelon, échoue à dévoiler les arcanes de la vie intérieure.

Sainte-Beuve procède donc souvent intuitivement, ce qui ne pourrait se faire, s'il n'y avait entre lui et son auteur quelque affinité. Elle me paraît très forte en ce qui concerne Fénelon. Je la détecte en deux sphères, religieuse et mondaine. Les textes sur Fénelon prouvent – il n'est que de regarder la date des trois principaux (1850-1854) – que Sainte-Beuve n'a jamais perdu « le désir même de la foi », contrairement à l'affirmation de Bénichou qui ne craint pas d'affirmer : « le dernier mot en matière de religion est *Volupté* »<sup>96</sup>. Pourquoi alors, en 1852, à l'occasion d'un développement sur la pureté de la foi fénelonienne, Sainte-Beuve éprouve-t-il le besoin de s'exprimer, à *titre personnel*, sur l'essence de « la doctrine chrétienne dans sa plus spirituelle vivacité » et, s'en prenant avec virulence au déisme<sup>97</sup>, exalte-t-il contre lui, le Dieu du *Pater* « présent matin et soir à chaque cœur »<sup>98</sup> ? Certes, le Christ est absent, et que Sainte-Beuve ait perdu la foi, il ne s'en est jamais caché, mais il en a gardé le désir, tel la braise sous la cendre : n'oublions pas avec quelle ardeur, il avait suivi, dans les années 1830, le premier Lamennais<sup>99</sup>, celui qui voulait « faire reflourir Port-Royal à Jully »<sup>100</sup>, Lamennais auquel d'ailleurs, à l'occasion d'un article sur Ballanche, il ne se faisait pas faute de comparer Fénelon<sup>101</sup>.

Dans l'autre registre, profane, celui-là, mais qui symbolise avec le précédent, ce qui attire particulièrement Sainte-Beuve en Fénelon, c'est leur commune expérience, tout ce « naufrage d'espérances » (comme il dit<sup>102</sup>), pluriel qui marque la distinction à opérer avec l'espérance proprement chrétienne laquelle, certes, à Fénelon ne fit jamais défaut, si Sainte-Beuve fut, de cette grâce, cruellement privé. Le leitmotiv de la désillusion beuvienne, du désenchantement, qu'ana-

---

<sup>94</sup> Cf. art. cit., *infra*.

<sup>95</sup> XVII-290.

<sup>96</sup> *Op. cit.*, p. 27.

<sup>97</sup> Cf. l'admiration de Sainte-Beuve pour « les *Entretiens* que nous a transmis Ramsai, et dans lesquels Fénelon lui développa les raisons qui devraient amener victorieusement, selon lui, les déistes à la foi catholique » (XVII-257).

<sup>98</sup> XVII-280/281.

<sup>99</sup> Cf. BÉNICHOU, *op. cit.*, 25. Sur la séparation de Sainte-Beuve avec Lamennais, cf. V. Giraud, *op. cit.*, p. 39.

<sup>100</sup> Cf. note P. R., Vol. I, Pléiade, p. 1040.

<sup>101</sup> Cf. XVII-483.

<sup>102</sup> XVII-250.

lyse cette fois fort bien Paul Bénichou<sup>103</sup>, se nourrit de la référence à Fénelon. Et là est le « rapport réel »<sup>104</sup> entre ces deux âmes – ce que Bénichou désigne comme le « sacre secret de l'échec »<sup>105</sup>. Sainte-Beuve, avant Marcel Raymond<sup>106</sup>, se plaît à évoquer le prélat vieillissant, brisé après la condamnation à Rome des *Maximes des Saints*, déçu dans ses affections, meurtri à jamais par la disparition de son royal disciple pour lequel il eût, écrit Sainte-Beuve, et voilà qui est beau et profond, les « tendresses d'une mère »<sup>107</sup>. Il se plaît à recueillir les sentences féneloniennes « sur la vanité et la misère du monde »<sup>108</sup>. Et l'on sent bien qu'il est demeuré proche de l'enfant qu'il fut, lequel en pleurant aimait à se réciter le psaume *Super flumina Babylonis*<sup>109</sup>, si cher également au cœur de Pascal. Il faudrait pouvoir faire l'anthologie de ces sentences. Elles sont, à ses yeux, comme le meilleur commentaire de La Rochefoucauld, parent de l'archevêque de Cambrai, dit-il, « dans la description du mal et de la science consommée des motifs »<sup>110</sup> – et de citer cette maxime désabusée de Fénelon qu'il reprendrait volontiers à son compte : « le meilleur est de se passer des hommes »<sup>111</sup> ; Fénelon qui en 1714, à la veille de sa mort, avouait : « Je demande peu de presque tous les hommes ; je tâche de leur rendre beaucoup et de n'en attendre rien ». Et Sainte-Beuve de déclarer, pour sa part : « L'humanité, sauf quelques exceptions, est toujours la même, mauvaise, grossière ou gâtée »<sup>112</sup>.

A terme, ce que donne à voir ce « portrait virtuel » de Fénelon dans l'œuvre beuviennne, est, d'une certaine façon, un *autoportrait*. Paradoxe ? L'on y peut détecter celui-même de l'entreprise beuviennne : offrir en pâture au « moi » du lecteur sa propre et singulière lecture d'œuvres, dont chacune renvoie à la complexité d'une existence individuelle. Monde littéraire par excellence, parce que toujours, pour une part, fantasmatique, où le mot clef est « biographies » au pluriel, celle qui est proposée par l'auteur, la sienne propre, celle enfin du lecteur. Royaume surdéterminé de l'imaginaire...

<sup>103</sup> Cf. *op. cit.*

<sup>104</sup> Expression empruntée au langage de Sainte-Beuve, cf. *infra* note 33.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p.32.

<sup>106</sup> Cf. sa courte et belle préface à son recueil de textes féneloniens : *Fénelon*, collection « Le Cri de la France », Paris, 1947.

<sup>107</sup> XVII-254. Souligné par nous.

<sup>108</sup> XVII-305.

<sup>109</sup> Cf. M. ALLEM, *op. cit.*, p. 85.

<sup>110</sup> Sainte-Beuve consacra aux *Maximes* de La Rochefoucauld un article dans la *Revue des Deux Mondes*, le 15 janvier 1840.

<sup>111</sup> XVII-479.

<sup>112</sup> Cité par ALLEM, p. 330.